

LA FRANCE ET LA BIBLE¹

« Toute l'Écriture est divinement inspirée, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger et pour former à la justice... »

² Tim., III, 16.

Messieurs et chers frères,

Des voix amies vous ont entretenus naguère dans ce lieu du relèvement de la France. Je voudrais ce soir attirer votre attention sur un point particulier de ce vaste et important sujet; je voudrais vous montrer l'influence que la lecture quotidienne de

1. Ce discours est proprement ce que l'on désigne sous le nom de *Conférence*. Il a été prononcé pour la première fois à Nîmes, au mois d'avril 1871, devant un auditoire d'hommes, et il a été répété ensuite dans les temples de Marseille et de Bordeaux. Nous croyons pouvoir l'introduire dans ce recueil à cause de son caractère religieux et comme complément du discours qui le précède. Malgré les modifications qui se sont accomplies dans l'état de notre pays depuis cette douloureuse époque, le sujet nous semble avoir gardé toute son actualité.

la Bible exercerait sur l'état moral de la France actuelle.

La France et la Bible! quels mots je viens de prononcer et d'associer, Messieurs! — La France, notre chère et jadis si glorieuse patrie, que nous n'avons pas cessé d'aimer depuis ses malheurs, que nous aimons n'est-ce pas? plus et mieux que jamais... La Bible, *le livre* par excellence, le livre de Dieu et de l'Humanité, le document historique de cette Révélation divine qui nous éclaire et nous sauve, le foyer vivifiant de notre vie religieuse et morale, le guide fidèle et sûr vers la céleste patrie... oh! ce sont là deux grandes, deux précieuses réalités. Nous les portons l'une et l'autre dans notre cœur, et nous voudrions les mettre en contact l'une avec l'autre; nous voudrions que la France connût la Bible et que la Bible fût honorée, propagée, glorifiée par la France. C'est que nous avons la ferme persuasion que la lecture assidue, la connaissance vivante de la Bible serait salutaire à la France, et qu'elle contribuerait pour une large part à bander ses plaies. J'essayerai de vous le montrer aussi simplement et aussi brièvement que possible.

J'ose l'affirmer, même après les sombres jours que

nous avons traversés, notre patrie a reçu du ciel bien des grâces naturelles qui auraient pu en faire ce qu'elle a cru être quelque temps, ce qu'elle n'a qu'à vouloir pour le devenir : une grande et bien-faisante nation, le cœur de l'Europe et du monde. Vivacité et netteté dans la pensée, clarté et précision dans le langage, générosité chevaleresque dans les sentiments, amour passionné de tout ce qui est grand dans tous les domaines, oubli et don de soi-même en faveur des faibles et des opprimés, l'esprit français réunit les qualités les plus belles et les plus rares. Et cependant, vous le savez — nous n'y insistons pas, — la France a subi une série de désastres qui eux-mêmes ont révélé un abîme de misères dont les plus clairvoyants et les plus pessimistes parmi nous n'avaient pas soupçonné la profondeur. La France devrait être forte, unie, respectée, et vous l'avez vue affaiblie, mutilée, disons le mot, abaissée aux yeux du monde.

Je sais bien, et j'affirme qu'il y a une énorme exagération — et peut-être un peu d'envie satisfaite — dans le jugement qu'on a portée sur elle depuis nos défaites; le vieux dicton païen : *væ victis!* (malheur aux vaincus!), est retombé sur nous de tout son poids. Mais dans cette exagération et derrière

ce sentiment peu généreux se cache — reconnaissons-le — l'impitoyable vérité. Si notre pays a été diminué, c'est qu'il s'est rendu coupable de grandes fautes, c'est qu'il porte dans ses flancs des lacunes énormes, des plaies profondes. Ces plaies, ces lacunes, je ne puis ni ne veux les énumérer toutes. Je voudrais seulement en signaler quelques-unes, les plus graves, une dans chaque sphère de son activité : la vie politique et sociale, la vie de famille, la vie individuelle, et, en les signalant, j'aurais à cœur de vous montrer ce que la connaissance, l'esprit de la Bible pourrait faire pour nous guérir.

Et d'abord, Messieurs, dans le domaine politique et social, il est une lacune qui saute aux yeux de tous, c'est l'ignorance qui règne au milieu de nous sur les conditions d'existence d'un des principes les plus fondamentaux de la société moderne, d'un de ces principes sans lesquels il ne peut plus y avoir de nos jours de vraie grandeur pour un peuple, — vous avez nommé le principe de *liberté*. Je ne dis pas, remarquez-le bien, que la France] n'ait pas *l'instinct*, le besoin de la liberté, je dis seulement qu'elle n'en a pas *l'intelligence*. Ce qui le prouve surabondamment, c'est que chacun de ses élans

vers la liberté est suivi de déplorables chutes. Aussi est-ce employer une figure devenue banale, — mais la banalité n'exclut pas la vérité — que de comparer notre pays à un navire gracieusement, magnifiquement appareillé, ouvrant au vent ses larges voiles, mais dépourvu à la fois de lest et de gouvernail, de telle sorte qu'une fois lancé en pleine mer, il vogue à l'aventure et se heurte sans cesse à tous les écueils, aujourd'hui à celui de l'anarchie, demain à celui du despotisme.

Il faut bien le reconnaître, Messieurs, l'intelligence et la pratique de la liberté politique, en d'autres termes *le libéralisme*, le vrai libéralisme, n'est pas aussi facile qu'on le croit. « Commun est le mot, mais rare est la chose. » N'est pas libéral qui veut et surtout qui dit l'être. Il y faut le sentiment profond du droit, non-seulement de notre droit à nous, mais encore de celui des autres ; il y faut le respect profond de la loi, de cette loi qui garantit les droits et les libertés de tous ; il y faut la foi à ces grandes choses qui s'appellent le devoir, la justice, la charité. Or, Messieurs, ces choses-là ne relèvent pas de l'espace et de la matière, elles relèvent du monde invisible et spirituel, elles sont les colonnes du Royaume de Dieu. C'est pourquoi, voulez-vous

fonder ou maintenir au milieu d'un peuple la liberté, la liberté civile, politique et sociale, efforcez-vous de créer ou de réveiller au sein de ce peuple la foi libre et vivante aux réalités invisibles, au Royaume de Dieu ; je dis la *foi*, non la *crédulité* qui en est la contrefaçon et comme telle l'ennemie la plus dangereuse ; j'ajoute la foi *libre* et *vivante*, non la foi aveugle, enchaînée à une autorité tout humaine qui la change en servitude. Quelqu'un l'a dit : « Si un peuple ne croit pas, qu'il serve ! » Et un politique éminent, l'illustre Benjamin Constant, a dit encore : « L'époque où les idées religieuses disparaissent de l'âme des hommes est toujours voisine de la perte de la liberté ; des peuples religieux ont pu être esclaves, aucun peuple incrédule n'a pu être libre. » L'avez-vous entendu, Messieurs ? *Aucun peuple incrédule n'a pu être libre.*

Or, Messieurs, s'il est un fait reconnu, c'est que la Bible est la source sans cesse jaillissante, l'aliment le plus pur de cette foi si nécessaire à un pays. N'est-elle pas le récit, — récit populaire et dramatique — de la grande bataille que les puissances célestes livrent depuis la chute au milieu de notre pauvre monde aux puissances mauvaises de la chair et du péché ? *Gesta Dei per Francos*, disait naguère

notre orgueil national. *Gesta Dei per homines electos!* (gestes de Dieu par ses élus), pouvons-nous nous écrier en parcourant ces glorieuses annales contenues dans la Bible.

Ce sera donc la Bible qui sera l'inspiratrice et le soutien fidèle de la liberté morale, et par elle de toutes les libertés qui en sont les filles. Là où la Bible sera lue, aimée, propagée, là où la Religion de la Bible sera embrassée, connue, pratiquée dans toute sa spiritualité et dans toute sa largeur, là aussi vous verrez se former, tôt ou tard, un courant profond de vrai libéralisme; vous aurez des chaînes qui se brisent et des âmes qui se relèvent; vous aurez un peuple qui commencera par fonder, puis qui défendra avec une indomptable énergie l'édifice laborieux de ses droits et de son indépendance; vous aurez un peuple vraiment libre. Je vous ai promis d'être simple et familier; je n'aurai donc pas recours à de longs raisonnements pour faire ressortir cette vérité, je me contenterai d'en appeler aux faits, et je me bornerai même à un seul.

Voyez par delà l'Océan cette grande République des États-Unis. Quelle riche vitalité dans son existence! Elle a traversé sans périr une guerre effroyable et fratricide et, plus heureuse que nous, elle a

en quelques années réparé ses pertes et fermé ses plaies sociales. Quelle force d'assimilation dans ses institutions et dans ses mœurs ! Chaque année elle ouvre son sein à des légions d'émigrés du Vieux Monde, — et ce n'est certes pas la partie la plus saine — puis, au bout de quelques années, de quelques mois, elle nous montre ces éléments divers et hétérogènes, mêlés et transformés dans la masse de la population comme les fleuves dans l'Océan. Quelle intelligence surtout chez ce peuple des conditions de la liberté ! Dans cet étonnant pays, toutes les libertés, liberté de la presse, liberté de l'enseignement, liberté des associations, liberté des cultes, sont à peu près illimitées, et cela sans péril.

Eh bien, quel a été le point de départ et quel est en même temps le régulateur de ce magnifique système de libéralisme politique ? Transportez-vous, Messieurs, à deux siècles et demi en arrière, en l'an de grâce 1621. Suivez des yeux ce pauvre navire qui porte un nom si gracieux et vraiment prophétique, le nom de *Fleur de Mai*, et qui cingle vers les rivages, jusqu'alors peu explorés, de l'Amérique du Nord. Il possède à son bord une poignée de marchands et d'ouvriers, d'hommes et de femmes qui fuient devant les persécutions et la corruption

de l'Ancien-Monde. Les voici qui abordent sur une côte inconnue, après avoir essuyé bien des fatigues et des périls, affaiblis, décimés, mourant de faim et de soif. Que vont-ils devenir ?... Ce qu'ils deviendront, Messieurs, avec l'aide de ce Dieu qu'ils invoquent et qu'ils ont voulu servir selon leur conscience, ce qu'ils deviendront, c'est... la grande nation des États-Unis ! Mais quel est le code où ils ont puisé leurs inspirations politiques ? Je n'en connais qu'un : la vieille Bible qu'ils lisent tous les jours et que lisent avec eux leurs femmes et leurs enfants. C'est cette Bible qui a fait la force, la grandeur des « pères pèlerins, » et c'est elle qui, à travers toutes les aventures et au milieu de grandes et regrettables lacunes, fait encore la force et la grandeur de leurs descendants. — Je n'oublierai jamais l'image pittoresque et énergique avec laquelle, il y a bientôt dix-sept ans, à l'une des séances de l'Alliance évangélique tenue à Paris, un chrétien des États-Unis essayait de nous rendre sensible ce grand phénomène social. « Pour moudre, disait-il, le bon grain de la liberté, notre pays possède une meule composée de deux pierres : la pierre de dessous, c'est l'École; la pierre de dessus, c'est la Bible... » Ah ! que notre cher pays de France veuille enfin con-

sentir à venir moudre son grain à cette meule-là, et, je vous l'affirme, il mangera bientôt et désormais le pain fortifiant de la vraie liberté.

Ce qui manque aussi à la France, Messieurs, c'est la vraie *vie de famille*.

Qu'on me comprenne bien ici encore. Je n'ai garde de dire et de croire que l'amour, le besoin de la famille soit absent du cœur français ; je sais au contraire qu'il est profond et vivace au dedans de nous. Mais ce que je sais aussi, c'est qu'il n'a pas trouvé encore une fidèle et générale réalisation. Je serai bref surtout sur ce point, les faits parlent assez haut.

Comment est envisagée et comment est appliquée parmi nous l'institution qui est la pierre angulaire de la famille, l'institution sacrée du mariage ? Le mariage est-il vraiment pour la plupart des Français... et des Françaises, ce qu'il devrait être : une association volontaire de deux personnalités morales qui s'unissent pour travailler ensemble à leur bonheur et à leur perfectionnement mutuels ? Ou bien ne serait-il qu'une alliance superficielle, basée sur le caprice ou l'intérêt ? Dans beaucoup de cas, sont-ce des cœurs, des consciences qui s'unissent, ou

ne serait-ce pas plutôt des fortunes qui s'épousent ?

Et que sont devenues aussi l'intimité et la fidélité conjugales ?

Ah ! si j'en juge par la littérature contemporaine, elles sont singulièrement en baisse. Je les vois chaque jour insultées, raillées dans les romans et les pièces de théâtre ; et ces pièces sont courues par des multitudes de spectateurs, les pères de famille y conduisent eux-mêmes leurs femmes et leurs enfants ; et ces romans sont la lecture journalière de nos jeunes gens, de nos femmes, de nos filles... Une presse à bon marché les multiplie sous toutes les formes ; un colportage mercantile, après en avoir inondé nos villes, en empoisonne nos campagnes : on les rencontre dans les hameaux les plus obscurs et sur les sommets les plus élevés de nos montagnes ; ils passent la frontière et ils s'étalent au premier rang sous les vitrines des libraires des peuples étrangers qui, sur ce triste échantillon, jugent la France...

Malheureusement, les faits correspondent dans une trop large mesure à cette littérature d'imagination. Voyez comment se passent, dans beaucoup de maisons, dans la maison du riche et dans celle de l'ouvrier, ces heures si bonnes et qui devraient

être sacrées de la soirée, de la *veillée*, comme on disait autrefois. Le père est absent, les fils sont absents; où sont-ils? Au théâtre ou au Casino, au cabaret ou au café, peut-être ailleurs... La mère, les filles restent seules au logis, consumant ces lourdes heures dans quelques travaux d'aiguille, entrecoupés de quelques propos frivoles ou de quelques grosses médisances... Oh! que la vie de famille est parmi nous pauvre et superficielle! Qu'êtes-vous devenue, sainte poésie du foyer domestique?...

Supposez maintenant que, dans une famille semblable, la Bible vienne à pénétrer; supposez qu'au lieu d'être laissée, comme cela se passe trop souvent, dans un coin obscur, couverte de poussière, elle soit lue, lue d'abord, ainsi qu'elle doit l'être, individuellement, solitairement par le père, par la mère de famille qui y cherchent une réponse à leurs besoins spirituels, au besoin de vérité et de salut, puis collectivement par le père ou la mère devant leurs enfants; supposez que ce qu'on a nommé le *Culte de famille* soit régulièrement célébré, le soir par exemple avant le coucher des enfants, et que cette belle gravure d'un artiste bien connu, qui a essayé de dépeindre quelques-uns des mystères du foyer domestique, ne soit pas seulement un tableau du

passé, mais encore une image du présent, — quel changement graduel, mais profond et salutaire, ne verrons-nous pas s'accomplir dans cette maison, dans les mœurs et dans les cœurs! Comme à la lecture quotidienne et sérieuse de ce livre qui a rendu à la famille et à la femme leurs titres de noblesse, qui fait de l'union du mari et de la femme l'emblème terrestre de l'union céleste du Christ avec son Église, se relèvera et apparaîtra dans toute sa beauté, aux yeux de ces deux époux, le noble idéal du mariage chrétien! Et quelle direction toute nouvelle aussi ne tardera pas à prendre, sous la même influence, l'éducation des enfants!...

Au reste, ce ne sont pas là des suppositions toutes gratuites, l'histoire vient leur donner une éclatante confirmation. Je passe à dessein sous silence les exemples contemporains et je reviens avec vous au passé.

Vous avez tous lu les pages émouvantes que les historiens les plus éminents de notre époque, et dont le témoignage ne peut être suspect, — les Michelet, les Dargaud, — ont consacrées à l'étude de la vie intérieure de nos familles huguenotes du xvi^e et du xvii^e siècle. On ne sait en les lisant ce qu'il faut admirer le plus dans ces antiques maisons, ou de

cette alliance féconde de la tendresse et de l'austérité dans les relations de famille, ou de cette rencontre admirable dans les mêmes cœurs de l'esprit d'héroïsme et de l'esprit de simplicité. Or, Messieurs, quel était le foyer principal où s'était allumé et s'alimentait sans cesse cette flamme si pure et si rare en ces temps-là, — temps de calamités et de corruption, le temps où florissait la cour des Valois?... Un des plus grands héros de cette époque, et de toutes les époques, nous l'apprendra. Ce héros, c'est Coligny, Coligny la grande épée et la meilleure gloire de la Réforme, le défenseur et le martyr à la fois de la triple cause du pur Évangile, de la liberté de conscience et de l'unité nationale qu'il défendait contre les Guise; Coligny le fort, l'incorruptible, aussi fidèle à sa foi conjugale qu'à sa foi religieuse et à sa foi politique!... Ce Coligny, nous racontent les chroniqueurs du temps, réunissait deux fois par jour sa famille, ses domestiques et ses soldats pour leur faire la lecture de la Bible et prier avec eux le Dieu Créateur et Rédempteur. Et cela non-seulement dans les jours tranquilles, si rares alors, où il venait se reposer en son château auprès de sa fidèle compagne, des fatigues et des dégoûts d'une guerre atroce, mais dans les jours les plus troublés, au mi-

lieu d'un camp, sous la tente, à la veille de quelque terrible bataille... Ah! il était grand à cette heure, le noble amiral, plus grand peut-être quand il tenait ainsi dans ses mains et lisait d'une voix profonde la vieille Bible de famille, que lorsqu'au fort de la mêlée, il faisait luire son épée aux yeux de ses vieux soldats et leur montrait le chemin de l'honneur, si ce n'est toujours celui de la victoire!... Son exemple avait enfanté de nombreux imitateurs, car voici ce que raconte son biographe Cornuton : « Il ne se peut dire le nombre de ceux de la noblesse française qui ont commencé à établir dans leur famille cette religieuse règle de l'amiral... » Et la vie de famille protestante, sanctifiée par ce commerce journalier avec la Bible, est restée quelque temps — jusqu'à l'ère néfaste de la Révocation — au sein du pays, comme un sel vivifiant. Oh! s'il en était ainsi de nos jours!

Enfin, Messieurs, ce qui fait défaut à la France, ce sont les grands caractères, les volontés fortes — fortes pour le bien. Les talents abondent au milieu de nous, l'esprit court les rues; mais qu'elles sont rares les consciences pures et les vies morales profondes! Il en est de l'esprit français comme de cer-

tains vins de notre territoire qui pétillent, excitent, mais ne communiquent pas la vraie force. Ah ! ce n'est pas à notre peuple que Jean l'Apôtre aurait pu adresser ce magnifique éloge qu'il envoyait à quelques jeunes gens de l'Asie-Mineure : « Jeunes gens, je vous écris parce que vous êtes forts et que vous avez vaincu le malin. »

Je recueillis, il y a peu de temps, une preuve frappante de ce triste fait. Quelques jours après le grand désastre de notre armée de l'Est et pendant le séjour de nos pauvres soldats internés en Suisse, une dame de ce pays, très-distinguée et très-sympathique à la France, écrivait ces mots : « Vos soldats sont de bons, d'aimables enfants, mais des enfants. » Des enfants, oui, voilà bien la réalité.

Passes encore pour cette lacune, qui s'explique à la rigueur quand on la constate au sein de cette classe encore si ignorante et si négligée de notre nation ; mais que dirons-nous d'autres misères morales qui se rencontrent dans les classes les plus riches et les plus cultivées ? Que dirons-nous de cette soif de s'enrichir et de jouir sans mesure, sans retard et, si possible, sans travail, qui consume la masse de notre bourgeoisie, les jeunes gens, hélas ! comme les hommes de l'âge mûr ? Que dirons-nous

de cet esprit de dénigrement perpétuel à l'égard de toutes les supériorités légitimes, qui n'a d'égal que l'esprit de résignation à tous les faits accomplis qui servent nos intérêts, et l'esprit de servilisme devant tous les pouvoirs qui flattent nos ambitions? Combien compte-t-on parmi nous de ces citoyens, à la fois forts et justes, qui sont vraiment dignes de commander parce qu'ils savent obéir?

Ai-je besoin d'ajouter que la Religion elle-même, qui était destinée de Dieu à faire lever et fermenter la pâte, s'est altérée entre les mains des hommes et est devenue à son tour une cause d'affaiblissement, et parfois même un agent de dissolution morale. Pour les neuf dixièmes des Français que l'indifférence ou l'incrédulité religieuse n'ont pas entraînés, la Religion est-elle autre chose qu'un amas de croyances superstitieuses, un ensemble de pratiques et de cérémonies qui restent sans action directe sur la conscience morale, quand elles ne la faussent pas? En est-il beaucoup parmi eux qui connaissent dans sa vérité et sa pureté la doctrine et la personne de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ?

Eh bien, Messieurs, que la Bible soit rendue au peuple français; qu'on ne se contente pas de lui en

donner quelques fragmens isolés dans les livres de prières, mais qu'on la place tout entière entre les mains de tous, pauvres et riches, enfans et hommes faits ; qu'on leur apprenne d'abord à la lire, puis à l'aimer, à la méditer, à en faire chaque jour leur pain spirituel ; qu'on déploie, pour répandre le Livre de Dieu, la moitié seulement de l'ardeur qu'on dépense à propager le goût des légendes et la folie des pèlerinages et, je vous l'affirme, vous verrez peu à peu dans cette nation abattue, mais non brisée, les consciences se réveiller, les volontés se raffermir et les caractères se retremper.

C'est que, n'en déplaise à un de nos écrivains plus brillants que solides, la Religion enseignée par la Bible n'est pas semblable à une « lune mélancolique » destinée à éclairer une nature endormie ; elle est au contraire comme un soleil qui répand de toutes parts la chaleur et la vie. Oui, la Bible sera pour nous un cordial fortifiant ; l'âme humaine de notre temps, comme de tous les temps, y trouvera deux choses qui la relèvent : une grande doctrine et de salutaires exemples.

Une grande doctrine, ai-je dit ; c'est la doctrine de *la grâce*, c'est-à-dire de l'amour de Dieu désintéressé, infini, universel pour l'humanité tombée,

et que chaque membre de cette humanité, quel qu'il soit, peut s'approprier par la repentance et par la foi, de telle sorte qu'après avoir gémé sous le joug de la chair et du péché, il a le droit de s'appliquer cette parole de l'Apôtre : « Dieu qui est riche en miséricordes, par sa grande charité dont il nous a aimés, lorsque nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés ensemble avec Christ, par la grâce duquel vous êtes sauvés. » Vous avez entendu, Messieurs, accuser de fatalisme cette doctrine de la grâce ; on vous a dit et on répète bien des fois encore devant vous que c'est là une théorie dangereuse, dont l'effet inévitable est de suspendre l'activité de l'homme dans l'œuvre de son salut, en brisant le nerf de sa volonté. Erreur, Messieurs, erreur profonde. La doctrine de la grâce est bien plutôt une doctrine de force, une école de vertu où se sont formées les âmes les plus viriles et les plus indomptables à l'heure de la tentation et de la souffrance. N'est-ce pas de cette école que sont sortis tous ces hommes qui brillent dans le ciel moral de l'humanité comme des étoiles de première grandeur : les saint Paul et les saint Jean, les saint Chrysostome et les saint Augustin, les saint Bernard et les Jean Huss, les Luther et les Pascal ? Aussi

bien il suffit d'un seul moment de réflexion pour découvrir le secret de ce phénomène moral. Quand l'homme se sait, se sent aimé, personnellement aimé de Dieu le créateur du ciel et de la terre et, en vertu de cet amour, pardonné, régénéré, sauvé, sauvé pour le temps et pour l'éternité (et c'est là le bienheureux effet de la doctrine de la grâce), il ne peut plus se croire solitaire, abandonné, il ne peut plus errer agité et ballotté à tout vent de doctrines ; il a Dieu avec lui et pour lui ; il est calme et il est fort, et, en face de tous les ennemis du dehors et du dedans, il peut répéter le vers du poète :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

L'âme humaine, ai-je dit encore, trouvera dans la Bible de salutaires exemples ; car, vous le savez, Messieurs, la Bible n'est pas seulement un recueil de doctrines et de préceptes, mais une collection de vies admirables : la vie par exemple d'un Abraham, ce type immortel du vrai croyant qui met sa famille et ses biens, son présent et son avenir à la merci d'une parole de Dieu ; la vie d'un Joseph qui, en présence de la tentation la plus irrésistible pour un jeune homme, sait être maître de

son cœur et opposer à des paroles empoisonnées cette simple et noble réponse : « Comment ferai-je un si grand mal et pécherai-je contre mon Dieu ? » la vie d'un Élie qui, demeuré seul fidèle au milieu d'un peuple dégénéré et de ses ministres prévaricateurs, oblige une Reine impie et toute-puissante à compter avec lui ; la vie d'un Jérémie qui unit dans son cœur profond les deux patriotismes, l'amour d'Israël malheureux et coupable, et la sainte passion pour la cause de Dieu et de son règne ; la vie d'un Jean-Baptiste qui appelle toute une nation à la repentance, et ose dire à un roi dissolu : « Il ne t'est pas permis de prendre la femme de ton frère ; » la vie d'un saint Paul que consume la flamme de la charité la plus tendre et la plus austère ; par-dessus tout enfin, la vie et la mort de Celui qui fut le Maître et le Sauveur de tous ces héros du Royaume de Dieu, Jésus-Christ. La vie et la mort de Jésus-Christ, la vie et la mort de tous ces hommes de Dieu qui l'ont préparé ou suivi, oh ! Messieurs, quelle grande école de douceur et de force morale, d'héroïsme et de liberté !...

Quand viendras-tu enfin te mettre à cette école, ô France, ô notre chère patrie ? Quand, délais-

sant tous ces faux docteurs terrestres qui te corrompent et t'égarerent, rejetant tout autre intermédiaire entre la terre et le ciel, entre ton âme et la vérité, consentiras-tu à écouter la voix de ces fidèles docteurs qui te parlent dans la Bible de la part de Dieu, et au-dessus de cette voix, celle du céleste Docteur et Rédempteur qui n'a jamais trompé, le Christ?... Ah ! comme tu trouverais dans cette nouvelle expérience la solution de tous les problèmes qui tourmentent ta pensée, la réponse, une décisive réponse à toutes les aspirations de ton cœur, à toutes les inquiétudes de ta conscience ! Comme tes infortunes passées se transformeraient bientôt en bénédictions, et comme on te verrait un jour sortir du creuset de l'épreuve, rajeunie, renouvelée, purifiée, prête à devenir véritablement le porte-drapeau de la civilisation et de l'humanité !

C'est à vous, Messieurs, qui connaissez en quelque mesure la vertu de cette Parole de Dieu, qu'il appartient de travailler à cette grande œuvre : mettre la Bible et la Religion de la Bible en contact avec la génération contemporaine, avec les citoyens de notre patrie. Acceptez, oh ! acceptez joyeusement

votre part de cette noble tâche ; répandez la Bible, le Nouveau Testament par tous les moyens ; soutenez par vos sacrifices et votre activité les sociétés bibliques et les sociétés d'évangélisation ; soyez chacun de vous une société biblique et d'évangélisation vivante et efficace. Pour cela, lisez chaque jour vous-mêmes l'Écriture-Sainte avec un cœur ouvert et une conscience réveillée, et efforcez vous aussi de la lire avec votre famille. Demandez à Dieu qu'il rende cette Parole puissante dans votre vie, dans une vie toute pénétrée de l'esprit de pureté et de charité, et à coup sûr cette parole retrouvera en nos jours son antique vertu et elle demeurera toujours « propre à instruire, à corriger, à former l'homme à la justice. »

N'aurai-je rien à dire à ceux de nos auditeurs, — s'il peut y en avoir dans cette assemblée — qui ne posséderaient pas, qui ne connaîtraient pas encore ce Livre si précieux ? Je me permettrai de leur adresser un conseil, un seul ; je leur dirai : Puisque la Bible est vraiment le livre par excellence, puisque la Religion de la Bible est la seule qui assure la possession des biens les plus excellents : la paix, la force, la sainteté, la charité, la liberté, hâtez-vous de la lire, et tout d'abord de vous la procurer ; il en

vaut bien la peine : il y va de votre bonheur et de votre salut. Oserai-je ajouter que, si vous le faites, vous donnerez à ce discours tout pratique une des meilleures conclusions pratiques que j'ose ambitionner.